

## Anthropologie et Sociétés



### Thomas W. DUNK : It's a Working Man's town. Male Working-Class Culture in Northwestern Ontario, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1991.

Christopher McAll

Volume 18, numéro 3, 1994

Frontières culturelles et marchandises

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015334ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015334ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

McAll, C. (1994). Compte rendu de [Thomas W. DUNK : It's a Working Man's town. Male Working-Class Culture in Northwestern Ontario, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1991.] *Anthropologie et Sociétés*, 18(3), 133-134. <https://doi.org/10.7202/015334ar>

# Comptes rendus



Thomas W. DUNK : *It's a Working Man's Town. Male Working-Class Culture in Northwestern Ontario*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1991.

La nature et la signification de la culture de la classe ouvrière constituent l'objet principal de *It's a Working Man's Town*, de Thomas Dunk. Les pratiques culturelles en question sont celles d'un groupe de jeunes ouvriers de Thunder Bay dans le nord de l'Ontario, inférées surtout de ce qu'ils font et disent pendant leurs congés de fin de semaine.

Dunk cherche à comprendre — en se servant des conversations entre les *Boys* — le sens du cynisme et de l'anti-intellectualisme qui sont caractéristiques de la culture de classe ouvrière masculine de l'endroit. Ils n'ont du temps que pour ceux qui ont des connaissances pratiques liées à un métier. Les bureaucrates, par contre, qui viennent du sud de l'Ontario pour se mêler de ce qu'ils ne connaissent pas, sont perçus comme des imbéciles. Les seuls professionnels qui échappent — jusqu'à un certain point — à cette critique, sont les médecins, étant donné les aspects pratiques de ce métier, quoique eux aussi sont considérés comme étant généralement inefficaces. Les peuples autochtones et les femmes restent marginaux dans ces activités de fin de semaine. Les premiers regardent de loin les parties de baseball auxquelles l'auteur a assisté et sont généralement tenus responsables des dommages infligés de temps en temps au terrain. Sinon, ils sont relégués au rôle de figurants dans les histoires à connotation raciste racontées par les *Boys*. Les femmes sont cantonnées dans un rôle secondaire : elles participent à l'équipe, mais sont largement ignorées. Après les parties elles s'installent au bout de la table et parlent entre elles.

Les *Boys* se retrouvent ainsi toutes les fins de semaine pour boire, raconter des histoires, ridiculiser les différentes figures d'autorité au travail ou dans la bureaucratie locale, jouer au baseball (sans montrer trop d'enthousiasme), s'amuser et, en général, passer le temps. S'agit-il d'une véritable culture de résistance ou, au contraire, d'une sorte de consentement détourné ?

Ces données de terrain sont incorporées dans un questionnement relevant des débats contemporains à l'intérieur du marxisme (ou du post-marxisme) sur le sens qu'il faut donner à la culture ouvrière. Pour répondre à cette question, Dunk a voulu se situer dans le domaine du quotidien, du sens commun. Il a aussi voulu rompre une certaine tradition en anthropologie en faisant son terrain dans sa ville natale et dans des milieux que lui-même a fréquentés quelques années auparavant. Dès le début du livre, on sent l'auteur coincé entre cette proximité avec les jeunes fondée sur sa propre expérience et la distance qui provient de sa formation universitaire et du fait que lui aussi est (re)venu du sud comme l'intellectuel/expert si vilipendé dans la culture locale de la classe ouvrière — selon laquelle les intellectuels « don't know their ass from a hole in the ground ». Dunk pousse ainsi jusqu'à l'extrême limite le rôle ambigu joué par tout chercheur qui fait de l'observation participante.

Inspiré dans sa démarche par Willis et son livre *Learning to Labour*, Dunk arrive sensiblement aux mêmes conclusions que cet auteur. Il y a peut-être de la contestation dans ce que font et disent les *Boys* pendant leurs fins de semaine; il y a un rejet explicite de leurs milieux de travail et un anti-autoritarisme qui laisse peu de doute sur leurs opinions quant aux bureaucrates et fonctionnaires venus du sud. En même temps ces opinions ne vont pas plus loin que le rejet. Elles semblent remettre en question l'idéologie dominante mais sont en réalité encadrées et limitées par cette même idéologie.

Selon Dunk, il faut voir dans le non-conformisme explicite et délibéré des *Boys* l'articulation de leur position de classe à travers une série de pratiques et de discours qui ne s'expriment pas dans un langage de classe. Malgré les apparences, ceci ne nous ramène pas aux thèses du reflet : c'est-à-dire que les pratiques culturelles ne sont que le reflet des rapports de classes. Au contraire, les *Boys* participent pleinement à la construction de ces rapports. Leurs attitudes négatives envers les Autochtones, par exemple, sont considérées comme typiques de celles de la classe ouvrière en général envers ceux qui reçoivent des prestations de bien-être social. En même temps, ces attitudes constituent une autre manière de se distancier par rapport aux bureaucrates et fonctionnaires venus du sud pour, entre autres choses, « s'occuper » des Autochtones.

Dunk arrive à la conclusion que le discours des *Boys* a une certaine autonomie mais que cette autonomie ne s'exerce qu'à l'intérieur de limites dictées par la situation dans laquelle ils se trouvent. Ces discours et pratiques qui semblent porter en eux les germes d'une révolte ne sont en fait qu'une réaction de défense contre le monde externe, une réaction qui ne s'ouvre pas sur autre chose. D'ailleurs, le racisme et le sexisme constituent un piège dont ils ne sortent pas. Dès le début du livre, Dunk veut relier le local à l'universel. Ces fins de semaine passées sur les terrains de baseball et dans les bars à Thunder Bay sont censées nous amener au cœur des processus complexes et contradictoires par lesquels les sociétés capitalistes contemporaines se reproduisent.

L'originalité de cet ouvrage tient d'abord au lien qui y est fait entre analyse théorique et travail de terrain. Dans la tradition marxiste, les débats sur culture et classe se sont déroulés souvent à mille lieues de ce qui pourrait ressembler aux pratiques quotidiennes de la classe ouvrière. Dunk a le mérite d'avoir confronté les thèses classiques dans ce domaine à ce qui se passe sur le terrain. L'auteur combine une aisance dans le maniement de la théorie avec un plaisir évident à faire de la recherche empirique. Qui plus est, il écrit bien et ne cherche aucunement à traduire le langage direct et imagé de ses sujets dans le verbiage habituel des universitaires.

Dunk est retourné à son milieu d'origine pour mener cette recherche, ce qui la différencie de ce qui se fait dans le domaine et qui donne au chercheur un accès privilégié à ses sujets et au contexte dans lequel ils vivent. En même temps, être *de l'intérieur* comporte des risques qui ne sont pas toujours évités. En parallèle aux expériences racontées par les *Boys*, l'auteur a son propre répertoire d'expériences de travail et de loisir, parfois dans les mêmes milieux de travail et en rapport aux mêmes espaces de loisir. Ce manque de distance entre ce qu'ils vivent et ce qu'il a déjà vécu donne de la crédibilité à ses descriptions et analyses, mais le fait d'être — jusqu'à un certain point — son propre informateur clé n'est pas sans créer de l'ambiguïté.

L'auteur dirait, probablement, que tout chercheur nage dans la plus profonde ambiguïté, surtout quand il s'agit de discourir sur les cultures de classe. À cet égard je lui donnerais raison et ajouterais même qu'une des grandes qualités de ce livre est que Dunk a vécu pleinement cette ambiguïté liée au statut contradictoire d'être un étranger dans son milieu d'origine.

Christopher McAll  
Département de sociologie  
Université de Montréal